

# I

## Lucien Ginsburg

**P**our comprendre Serge Gainsbourg, il faut d'abord détacher les identités successives dont il s'est affublé au long de sa destinée, et retrouver l'enfant qu'il n'a jamais vraiment cessé d'être. Il faut revenir à Lucien Ginsburg, son vrai nom. Prononcez « Guinnsbourgue » en roulant le *r* à la russe : c'est ainsi que le prononcent ses parents, Joseph Ginsburg et Goda Besmann, dite Olga Yacovlevna. Plus tard, Gainsbourg évoquera ses « parents russes qui se sont tirés de la révolution bolchevique [...] Ils se sont rencontrés sur les bords de la mer Rouge... ou Noire, je sais plus... Ma mère était infirmière à Odessa quand il y a eu cette épidémie de peste<sup>1</sup>... ». Joseph joue du piano, Olga chante, elle est mezzo-soprano. Lui travaille comme pianiste professionnel, elle est infirmière à Saint-Pétersbourg. Il la rejoint, car il l'aime. Mais la Russie est en ébullition : c'est la guerre civile, la révolution, les massacres, les pogroms... Joseph et Olga se

marient en 1918 et décident de fuir la Russie. Ils passent par Istanbul, ensuite Marseille où ils débarquent en 1921, et finalement Paris.

La France de l'après-guerre de 14-18 a perdu beaucoup de ses fils et accueille favorablement toute cette vague d'immigrés venus de Russie. Les Ginsburg seront tous naturalisés français en 1932. Ils garderont la nostalgie d'un pays jamais revu, d'une famille disparue.

« J'ai perdu mes racines, je n'ai jamais connu mes grands-parents<sup>2</sup> », dira Gainsbourg. Il fantasmera sur cette origine et brodera sur son identité, à commencer par son nom. Ce patronyme plusieurs fois modifié, Ginsburg, Guimbard (c'est sous ce faux nom qu'il se cache en 1943), Ginsbourg (c'est ainsi qu'il signera ses tableaux), Gainsbourg, Gainsbarre... À ses premiers biographes, Yves Salgues et Gilles Verlant, il prétendra curieusement que son vrai nom est Ginzburg avec un z. « Pour raisons esthétiques », expliquera-t-il ensuite. Rappelons que « Ginsburg » est une traduction approximative du russe, transcrite depuis l'alphabet cyrillique. Lucien l'entendra souvent écorché par ses professeurs : « Jinsbur » ou « Jinnsbeurgue », par exemple... Aussi le choix de « Gainsbourg » s'imposera plus tard comme le meilleur compromis entre la prononciation originelle et l'orthographe française.

Donc, Lucien Ginsburg naît le 2 avril 1928. Il a déjà une sœur aînée, Jacqueline, et une sœur jumelle, Liliane. Quelques mois plus tôt, il y a eu un autre enfant, Marcel, emporté à sept mois par une pneumonie foudroyante. Ce frère mort, ce double mythique, Gainsbourg n'en parlera

jamais ni en interview ni dans aucune chanson. Il n'est guère question de frère et sœur dans ses textes ni ses films<sup>3</sup>.

Mais il a raconté les conditions de sa naissance. Lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte, Olga veut d'abord se faire avorter. Elle va voir ce qu'on appelle un *faiseur d'anges*, un médecin marron dont l'adresse se repasse sous le manteau. Arrivée à Pigalle, elle voit la salle d'opération clandestine, une cuvette d'émail ébréchée et crasseuse. Terrifiée, elle part en courant : c'est ce que Gainsbourg appellera son « premier sursis ». Sauvé par la crasse et le sordide en somme...

Son père le met au piano dès six ans. L'apprentissage est sévère : l'enfant pose son mouchoir à côté du clavier avant de commencer à jouer, car les séances finissent souvent en pleurs. « J'étais un petit garçon adorable, d'une timidité malade et ayant la larme facile<sup>4</sup>. »

Cette dernière caractéristique, Gainsbourg la gardera jusqu'à la fin de sa vie, où on le verra pleurer en direct à la télévision... Joseph est parfois violent et colérique ; il peut frapper à coups de ceinturon, enfermer son fils dans le placard. « Mon père était très sévère, une fois il m'a tellement tiré l'oreille qu'il me l'a décollée, ça a saigné<sup>5</sup>... »

Mais cette éducation à la dure est courante à l'époque, et Gainsbourg a posteriori n'en éprouvera aucune rancune, bien au contraire : « Je sais gré à mon père qu'il m'ait tiré les oreilles souvent... Il faut d'abord la discipline. Après on devient indiscipliné éventuellement, comme moi<sup>6</sup>. » Gainsbourg lui-même sera d'ailleurs un père exigeant, très à cheval sur les bonnes manières.

En dehors des scènes de colère paternelles, la vie de famille des Ginsburg est loin d'être morose. Olga toute sa vie chérira son unique fils et aura avec lui une relation privilégiée. Cela n'empêche pas madame Ginsburg de se montrer volontiers sarcastique. Les témoignages concordent : « Elle était d'une drôlerie ! » dit Jane Birkin. « Elle était méchante... comme moi<sup>7</sup> », confirme Gainsbourg. Pas besoin de chercher de qui Gainsbourg tenait cet humour vachard et parfois agressif.

En 1932, l'année où ils deviennent français, les Ginsburg s'installent 11, rue Chaptal, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. En 1982, Gainsbourg reviendra filmer ce quartier pour un court métrage de 15 minutes, *Lettre d'un cinéaste*<sup>8</sup>. En voix off, il commente les images. Le texte, très écrit, évoque le square de la Trinité, « oasis de ma jeunesse », puis s'arrête devant le buste de Beethoven qui orne une façade : « Il y avait Beethoven qui me narguait de la hauteur de son génie. » On retrouve là son vieux complexe par rapport aux grands artistes classiques, peintres ou musiciens. Dans les années 1960, c'est la photo de Chopin posée sur son piano qui le narguera. Dans ce même film, Gainsbourg livre quelques confidences énigmatiques : « Ma mère était une sainte, elle l'est toujours. [...] Mon passé ne m'a rien appris si ce n'est que le seul moyen de conserver la vie, c'était de la laisser aller à la dérive et de voir ce qui se passerait. Les rapports entre les vivants devaient peut-être changer de temps en temps, comme une peau qui doit être abandonnée parce que ce qui se développe dessous est différent, et peut-être plus grand. Il se peut que, pour conserver les rapports, nous devions les rejeter de temps en temps pour voir s'ils se

reformeront d'eux-mêmes. Et s'ils ne se reformaient pas, c'est alors que ça ne devait pas être. »

La famille Ginsburg vit alors plutôt repliée sur elle-même, ne fréquente guère d'amis ni de connaissances, excepté l'oncle Daniel, un frère d'Olga qui a suivi le même chemin d'exil jusqu'à Paris. Son école maternelle est située en face de la SACEM, et tout près du Hot Club de France. « Un signe », dira-t-il. Pour l'instant, Lucien est plutôt bon élève, mais n'a pas vraiment d'amis. Il est peureux et taciturne. On l'appelle « Ginette » pour se moquer de lui<sup>9</sup>. Joseph joue la nuit, il rentre à l'aube et dort jusqu'à midi. Son fils adoptera le même rythme. L'après-midi, Joseph joue pour son plaisir et pour s'exercer. L'enfance de Gainsbourg est bercée par le piano du père, Chopin, Bach, Scarlatti, mais aussi Cole Porter, ainsi que des choses plus légères : fox-trot, paso doble, tango... Joseph en effet n'est qu'un pianiste de second ordre, souvent un suppléant ; il doit s'adapter aux publics, et aux modes : son fils en fera autant, à une autre échelle. La famille suit les pérégrinations du père, au gré de ses engagements. Ainsi, Joseph les emmène jusqu'en Algérie en 1934, et au retour dans un cabaret qui s'appelle Aux Enfants de la chance... Pendant l'été, Joseph travaille comme pianiste saisonnier dans les casinos de stations balnéaires chics : Arcachon, Cabourg, le Touquet, Trouville... Pour la première fois, Lucien voit défiler la bourgeoisie dans toute sa splendeur. « Il y avait à l'époque des concours d'élégance automobile, se souviendra-t-il. Il y avait toute une gestuelle... Le rituel, c'était de s'arrêter devant la tribune... Le mec, un gigolpince, restait au volant. La gonzesse sortait, haute couture, superbe<sup>10</sup>... »

Il en gardera une fascination pour le luxe et l'élégance féminine : *Ah baiser la main d'une femme du monde/Et m'écorcher les lèvres à ses diamants/Et puis dans la Jaguar brûler son léopard/Avec une cigarette anglaise*<sup>11</sup>...

Un autre souvenir mémorable, sans doute embelli avec le temps... Cela se passait à Deauville ou à Trouville, un jour de fête, peut-être le 14 juillet de l'année 1938 (ou 1936 selon une autre version). Les haut-parleurs diffusaient une chanson de Charles Trenet : *J'ai ta main dans ma main/Je joue avec tes doigts/J'ai mes yeux dans tes yeux*<sup>12</sup>...

C'est sur cet air que Lucien tombe amoureux d'une petite fille aux yeux verts, ravissante : Béatrice. « Immortelle à huit ans. Elle est morte à neuf puisque je ne l'ai jamais revue<sup>13</sup>. »

Ce premier amour apparaît rétrospectivement comme le véritable *Rosebud* de Gainsbourg, la clef originelle de son parcours érotique. « C'était l'amour absolu, une pureté absolue : je n'ai jamais retrouvé ça<sup>14</sup>... »

Yves Salgues voit très justement en Béatrice la matrice de toutes les nymphettes qui traverseront ses chansons : « Il nous apparaît aujourd'hui d'une évidence manifeste que les grandes héroïnes de Gainsbourg – de Melody Nelson à Samantha – sont nées de Béatrice, la petite vacancière trouilloise, de sa marche à la fois indécise et arrogante à moitié nue dans le plein soleil. Toutes – Annie des sucettes, Jane B., Judith, Joanna, Alice, Élixa, Lolita, Anna, Babe, B. B., Daisy Temple, Baby Lou<sup>15</sup>... »

D'autre part, si cette rencontre a bien eu lieu à cette date, on comprend mieux la relation particulière que Gainsbourg entretiendra avec le 14 juillet et la Marseillaise.

Autre anecdote marquante, maintes fois racontée :

« J'étais au balcon un jour avec mon père. Il me dit : "Tu vois qui passe là ? C'est Fréhel, une grande chanteuse populaire." C'était... un tas de boue, une espèce de pouffiasse monstrueuse... mais une voix sublime, que j'entendais à la T. S. F. Et un jour, je reviens de l'école communale avec la croix d'honneur, parce que j'étais premier en classe... Et Fréhel est là. Elle me passe la main dans les cheveux et elle dit : "Toi, t'es un bon p'tit gars, t'as été bon à l'école. Viens, je t'emmène au bistrot." Elle s'est pris un ballon de rouge et moi elle m'a payé un diabolo-grenadine. Alors elle marchait comme ça... Elle était hyper-dégueu – on dit que j'suis dégueu, elle était dégueu ! Elle avait un peignoir, un pékinois sous chaque bras et le gigolo à distance réglementaire cinq pas derrière. Superbe<sup>16</sup>... »

Et Gainsbourg enchaîne sur la chanson de Fréhel qu'il fredonne de mémoire : *Oui, j'étais grise ! j'ai fait une bêtise !/J'ai tué mon gigolo/D'avant les copines, comme une coquine/Dans l'cœur j'y ai mis mon couteau/Donnez-moi de la coco pour troubler mon cerveau*<sup>17</sup>.

Quand Gainsbourg raconte cette histoire à Jane Birkin en 1985, lui-même se trouve dans un bistrot, un verre à la main. Visiblement éméché, il bafouille un peu... Il est devenu ce personnage un peu « dégueu », mais généreux

aussi... Fréhel qui l'avait appelé « Mon p'tit gars » apparaîtrait comme une vision prémonitoire de Gainsbarre. C'est sa première approche du monde de la chanson, qui n'est pas encore le show-business.

Voici l'été 1939. Les Ginsburg sont à Dinard, jusqu'en juillet 1940. La guerre a éclaté, mais les enfants n'en ont pas conscience, jusqu'au jour où ils voient apparaître sur la plage le premier soldat allemand. Arrive la défaite, l'Occupation.

Les premières lois antijuives sont promulguées, et parmi elles l'interdiction de jouer aux musiciens : Joseph n'a plus droit d'exercer. Ils ont obligation d'être recensés. Joseph ne veut pas désobéir aux nouvelles lois du pays d'accueil.

Olga est plus audacieuse, elle brave l'interdiction de prendre le train pour aller chercher du ravitaillement à la campagne.

En 1941, Lucien est atteint d'une péritonite tuberculeuse et en réchappe grâce aux soins du docteur Debré. Il en parlera comme de son « deuxième sursis ». Le garçon fait sa convalescence à Courgenard dans la Sarthe. Il dessine beaucoup.

Lucien a 13 ans. Plus tard dans les interviews, il reviendra souvent sur ce moment de sa vie, 13 ans, comme si c'était l'âge où tout a commencé.

« Je me suis évadé de ce monde à l'âge de 13 ans, confiera-t-il à Henry Chapier : mes sœurs m'ont donné les contes de Grimm<sup>18</sup>... »



C'est aussi l'âge où il commence à prendre des cours de dessin et de peinture : sa vocation artistique se précise, nous allons y revenir.

C'est aussi là qu'il aurait commencé à fumer. Dans la rue, il ramasse un mégot encore fumant qu'un passant venait de jeter et le porte à sa bouche. Il inhale alors sa première bouffée de tabac et devient accro pour toujours. Dans une autre version de ses souvenirs<sup>19</sup>, cette initiation au tabac aurait commencé encore plus tôt : à neuf ans, par dépit de ne pas retrouver à Deauville la petite fille dont il était tombé amoureux l'été d'avant. Peu importe, au fond... Ce qui compte, c'est de voir comment Gainsbourg a reconstruit perpétuellement sa légende. La cigarette fait partie de son personnage, c'est pourquoi il a tenu à s'immortaliser comme fumeur depuis l'enfance. Gainsbourg non-fumeur ne saurait être qu'un oxymore, une image inconcevable.

Treize ans, dira-t-il aussi, c'est l'âge où il commence à souffrir de son physique. Le jeune Lucien se trouve laid. « Pendant longtemps, j'ai envié ces beaux gars qui séduisent au premier degré, juste en apparaissant. »

Or Lucien est de plus en plus obsédé par les filles. « Je ne pensais qu'à ça, je ne pouvais me délivrer de tout ce qui, en elles, les séparait de moi : la nuque, les cheveux, les épaules, les rondeurs, les jambes – qui sont l'aristocratie de leur corps – la démarche<sup>20</sup>. »

Mais cette fixation obsessionnelle sur l'âge de ses 13 ans a peut-être une autre cause. Cela correspond à l'an-

née 1942. Le 19 mai 1942, les Juifs français sont sommés de porter une étoile de David cousue sur la poitrine.

La légende veut que, dès le premier jour, Lucien Ginsburg serait arrivé très en avance au guichet de la mairie afin d'être le premier à porter la fameuse étoile jaune.

Un autre jour, il aurait dit à sa mère, à qui un milicien reprochait de cacher son étoile : « Maman, il faut que ton étoile brille, comme une sœur du ciel<sup>21</sup>. » Ces anecdotes colportées par Yves Salgues sont assez douteuses. Elles participent plutôt du fantasme rétrospectif, tout comme cette histoire où, pour échapper à une descente de la milice dans son collège, il se serait caché, déguisé en fils de bûcheron avec une petite hache, dans une forêt, bravant l'orage et passant la nuit dans une cabane construite par ses soins, comme le petit Poucet... Mais cette période est indéniablement cruciale dans la construction de l'identité de Gainsbourg. Avec ses oreilles décollées, son nez déjà busqué et ses yeux en amande, Lucien ressemble de façon frappante au stéréotype du Juif caricaturé par la presse antisémite.

On comprend que Lucien ait été marqué par cela et ait rêvé de porter fièrement cette identité juive, imposée par l'occupant dans une intention infamante. Jean-Paul Sartre a décrit cette réaction dans un texte célèbre ; il suffit de remplacer les mots « nègre » et « Noir » par « Juif » : « Puisqu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience [...] Ainsi est-il acculé à l'authenticité : insulté, asservi, il se redresse, il ramasse le mot de « nègre » qu'on lui a jeté comme une pierre, il se revendique comme Noir, en face du Blanc, dans la fierté<sup>22</sup>. »

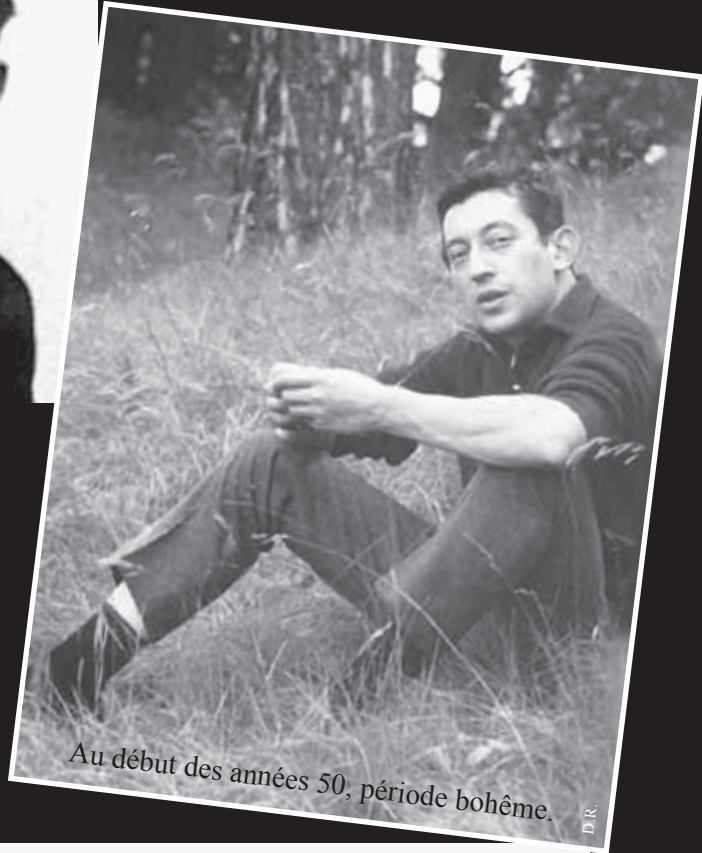


*Gainsbourg*



D.R.

Le petit Lucien, à l'époque  
de la rue Chaptal.



Au début des années 50, période bohème.

D.R.



D.R.

Gainsbourg dessinateur : déjà un goût prononcé pour le corps féminin.